

L'évolution de la direction et de la révolution cubaines vers le communisme dans le processus d'émancipation vis-à-vis des U.S.A. ne fait que confirmer la théorie de la révolution permanente : il n'est plus de révolution bourgeoise possible, et il est encore moins possible que la petite bourgeoisie puisse se comporter en bourgeoisie nationale. On n'a jamais vu une bourgeoisie nationale montrer autant d'intransigeance vis-à-vis de l'impérialisme. Ici encore, les camarades de *Lutte Ouvrière* ont tiré d'une analyse sociologique superficiellement correcte des conclusions politiques fausses.

L'évolution actuelle et les perspectives de Cuba

Mais alors, nous disent-ils, suivant toujours la même démarche, comment expliquez-vous l'actuelle dégénérescence de la révolution cubaine ? Ne prouve-t-elle pas qu'une révolution petite-bourgeoise qui ne transcroit pas en révolution prolétarienne ne peut dépasser un certain palier dans la transformation des structures socio-économiques ? Ne prouve-t-elle pas qu'une révolution démocratique bourgeoise, se qualifierait-elle de communiste, est incapable de réaliser son programme ?

Nous ne pensons pas, pour notre part, que le programme que s'était fixé la révolution cubaine puisse être qualifié de « démocrate bourgeois » ; le bouleversement des structures socio-politiques a été trop profond pour cela. Car enfin, une révolution démocratique bourgeoise se donne pour but, que l'on sache, de développer les forces productives *capitalistes* dans le pays et pour cela point n'est besoin de se proclamer socialiste, ni d'engager une lutte radicale contre l'impérialisme. Cela ne signifie pas que la révolution cubaine poursuit son chemin sans dévier du droit chemin tracé par Trotsky. Certes, Castro tente — et est contraint de tenter, compte tenu de ce qu'est la solidarité économique-politique du « camp socialiste », et de l'absence totale de division internationale du travail sur des bases saines d'internationalisme prolétarien, — de construire le socialisme dans les limites de l'île. Certes, il est amené à recourir de plus en plus aux bons offices de l'U.R.S.S., au prix de multiples concessions en matière de politique internationale en particulier. L'empirisme, les zigzags, les difficultés multiples rencontrées par la direction ont montré que Cuba n'était pas, ou n'était plus, ce modèle exaltant de socialisme authentique que d'aucuns ont cru enfin réalisé. Les positions de Castro sur la Tchécoslovaquie, Mai 1968, etc., le semi-échec de la Zafra géante de 1970 sont plus que des « ombres au tableau », comme dit *Lutte Ouvrière*, et autre chose que des fautes imputables uniquement aux carences d'une direction nationaliste coincée entre les deux « grands ». *Ce sont les déviations auxquelles toute révolution qui ne s'est pas développée sur l'arène internationale, faute d'une organisation internationale puissante, est quasiment contrainte de succomber.* Ce n'est pas là du fatalisme, de l'économisme, mais la conséquence de l'absence d'un développement continu de la révolution à l'échelle mondiale. Et l'on peut difficilement, en raison des prémisses développées plus haut, reprocher aux Cubains de n'avoir pas créé une authentique Internationale, et même de remettre actuellement en cause la politique de solidarité latino-américaine définie à la première

conférence de l'O.L.A.S. La révolution cubaine rencontre sans doute des difficultés croissantes, mais qui se comprennent fort bien *dans le contexte international* dans lequel elles se situent. Point n'est besoin pour les expliquer de nier farouchement que Cuba ait été un Etat ouvrier, et d'affirmer avec bonne conscience qu'on l'avait bien dit, que cela ne pouvait tourner autrement, etc. Cuba est-elle irrémédiablement vouée à la dégénérescence policière, comme le pensent les camarades de *Lutte Ouvrière* ? Cette perspective n'est pas à exclure totalement (de la même manière, Trotsky n'exclut jamais la possibilité de contre-révolution capitaliste en U.R.S.S.), mais elle est loin d'être obligatoire. Il semble même que les discours récents de Castro, s'ils sont suivis de conséquences pratiques, aillent à l'encontre de cette thèse. D'ailleurs, quand bien même la direction cubaine en reviendrait à une politique plus correcte vis-à-vis des organisations de masses et de la gestion économique, cela ne signifierait pas que toutes les difficultés seraient aplanies. Tant que la révolution ne se développera pas dans les pays capitalistes avancés, mais aussi dans les pays de l'Est, il n'en sera rien. Néanmoins, *la révolution cubaine, que l'on prenne en considération ses origines et son passé ou son évolution récente, se trouve être une révolution prolétarienne en difficulté, et non une démocratie bourgeoise suivant sa pente naturelle vers la dictature* (d'ailleurs, la « dégénérescence policière » n'est pas une caractérisation de la nature *sociale* d'un Etat : elle peut être aussi bien stalinienne que bourgeoise).

Surtout, l'analyse brève de quelques thèmes de *Lutte Ouvrière* sur la nature de la direction et de l'Etat cubains montre encore une fois, et de façon plus évidente encore que pour la Chine, les déviations qu'entraîne *l'absence de point de vue international*, même si elle se joint à une apparente fidélité stricte aux principes. Il ne suffit pas d'avoir bien lu « La révolution permanente », il faut encore, *en organisation internationale*, tenir compte de la réalité concrète des révolutions coloniales, les interpréter au moyen de la grille de compréhension qu'offre la théorie trotskyste, mais non rejeter toutes les expériences qui ne collent pas absolument non à la méthode, mais à la lettre de l'acquis théorique dont nous nous réclamons les uns et les autres.